



NEUE ROMANIA

Canon national et constructions identitaires:
les Nouvelles Littératures francophones

Veröffentlichungsreihe des Studienbereichs
NEUE ROMANIA
des Instituts für Romanische Philologie
der Freien Universität Berlin

33 * 2005

Dialogue avec les ancêtres. Réflexions actuelles sur la langue maternelle en Afrique

Dirk Naguschewski

«A cause de sa situation, l'auteur francophone est condamné à penser la langue»¹ – nous ne pouvons que donner raison à Jean-Marc Moura: Tous les auteurs non français ayant choisi de s'exprimer en langue française se trouvent face à la nécessité de penser leur emploi de la langue, et dans plus d'un cas cette pensée prend forme de légitimation; envers soi-même, envers ses compatriotes, envers les Français. On peut, en effet, partir du principe que chaque écrivain en situation de plurilinguisme social (diglossie, triglossie ou polyglossie) et/ou de bilinguisme ou de multilinguisme individuel vivra cette situation comme un conflit. Que ce conflit soit traité ou non de façon thématique dans ses œuvres, il y revêt toujours une certaine importance, même lorsqu'il n'y est pas question de la langue. Le fait que l'œuvre soit écrite dans un certain «idiome» (au sens que Derrida donne à ce mot)² implique, en soi, qu'une décision quant au choix de la langue (dans le sens saussurien) lui ait précédé. C'est une décision que l'auteur ou l'auteure doit prendre relativement à ses compétences linguistiques, en premier lieu, mais également relativement au public auquel il souhaite s'adresser.

Mes réflexions partent d'une déclaration spectaculaire faite par un écrivain sénégalais, Boris Boubacar Diop, dans laquelle il affirme qu'il a l'intention d'employer désormais sa langue maternelle comme langue littéraire, au moins pour certains écrits: «Après avoir publié des livres dans une langue étrangère, j'ai décidé d'en écrire désormais aussi en wolof».³ Une traduction allemande de ce texte est d'abord parue dans le *Neue Zürcher Zeitung* des 11 et 12 janvier 2003 sous le titre «Schreib ...

¹ Jean-Marc Moura. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris. PUF. 71.

² Cf. Jacques Derrida. 1996. *Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*. Paris. Galilée.

³ Boris Boubacar Diop. 2002. *Écris et ... tais-toi!*. Manuscript 6 pages, p. 3.

und halt den Mund» et sous-titré «Wie ein afrikanischer Autor zur Muttersprache zurückkehrt» (Comment un auteur africain retourne à la langue maternelle); le manuscrit original en français – qui a probablement été écrit au cours de la première moitié de l'année 2002 – est paru ultérieurement, dans un supplément du *Courrier International* sous le titre «Quand la plume trahit ta bouche».⁴

Né en 1946 à Dakar, Boris Boubacar Diop est à l'heure actuelle l'un des plus célèbres écrivains du Sénégal, un des pays africains dont le champ littéraire nationale est imprégné de la langue française. Depuis Léopold Sédar Senghor jusqu'à Fatou Diome, et en passant par Ousmane Sembene, Cheick Hamidou Kane, Mariama Bâ et Aminata Sow Fall, pour ne nommer que les plus connus, l'apport des Sénégalais à la littérature francophone est considérable. *Le Temps de Tamango*, le premier roman de Diop, a été publié en 1981. Depuis, il a produit un certain nombre d'autres œuvres romanesques, ainsi qu'une pièce de théâtre., Journaliste de formation, il poursuit en parallèle une activité de critique dans des médias divers. Son thème de prédilection est le sauvetage des traditions culturelles africaines dans un contexte de modernité qu'est le nôtre. Ses articles, publiés aussi bien au Sénégal qu'en France (ou ailleurs en Europe), ont été jusqu'à présent, écrits en français.

Mon essai se veut une réflexion autour des arguments avancés par Diop pour expliquer ce changement, en les comparant aux prises de position d'autres écrivains africains. Ce qui m'importe ici, c'est avant tout la question de la «langue maternelle» dans le contexte africain – car c'est cette question qui est au cœur du débat. *Langue maternelle*: un concept qui renvoie à la sphère la plus intime de l'individu, qui renvoie à ce qui lui est le plus propre. Cette notion paraît exprimer quelque chose d'absolument évident, à savoir que toute personne possède une langue, d'une part (Derrida n'y croit pas), et que cette dernière la lie à la communauté à laquelle elle appartient, d'autre part, *langue maternelle* devenant ainsi *langue nationale*. C'est pour cela que la langue, comme on le sait, joue un rôle important dans la construction de l'identité.

Mais lorsqu'une langue maternelle n'occupe que la position de «variété inférieure» en situation de diglossie, quelle valeur retient encore cette langue, interdite de devenir langue nationale? Ou, pour le formuler

⁴ *Courrier des livres et des idées*. Publié avec le *Courrier International*, n° 646, du 20 mars 2003. Je cite d'après le manuscrit.

autrement: en Afrique francophone (où le français tient lieu de «variété supérieure»), quelles sont les perspectives futures des langues maternelles africaines, et quelles sont celles du français?

Boris Boubacar Diop: quand la langue maternelle rentre au bercail

L'essai de Boris Boubacar Diop – «Ecris et ... tais-toi!» – se présente délibérément comme un texte à vocation polémique. La polémique se situe, en premier lieu, dans la décision de l'écrivain d'employer le wolof – sa langue maternelle – comme langue littéraire, une décision qui lui fait emprunter un chemin dont ses collègues diraient probablement qu'il mène tout droit à une impasse ... Ou du moins est-ce ainsi que Diop campe le décor avant de se lancer dans l'entreprise, y apportant tous les arguments qui sont les siens. En effet, la question de savoir si un écrivain africain doit écrire en français ou dans l'une des langues africaines traditionnelles fait l'objet d'une controverse au moins depuis le début des années 60, au moment de l'indépendance, et les positions prises par les différents protagonistes sont considérées comme de véritables professions de foi. Par conséquent, la revendication de Diop visant à mettre la question à l'ordre du jour a surtout une valeur rhétorique.

A partir de 1986, la fraction défendant une littérature produite dans une langue africaine possède enfin son héraut: s'appuyant sur un texte de l'écrivain kényan Ngugi wa Thiong'o avec un titre-programme, «Decolonizing the mind»,⁵ de nombreux intellectuels africains se mettent à défendre le point de vue qu'une décolonisation du continent africain ne sera réellement possible que lorsque la pensée africaine sera, elle aussi, décolonisée. La diffusion de littérature en langues africaines ferait, bien entendu, partie intégrante de cette prise de position. C'est dans ce sens que Boris Boubacar Diop se réclame de son confrère, même s'il sait bien que Ngugi, dans la pratique, n'a pas complètement cessé d'employer l'anglais.

Aujourd'hui, Boris Boubacar Diop est passé de la parole aux actes: son premier roman rédigé en wolof, *Doomi Golo*, est paru aux Editions

⁵ Ngugi Wa Thiong'o. 1986. *Decolonising the Mind. The Politics of Language in African Literature*. London. James Currey.

Papyrus en 2003⁶ – une petite maison d'édition sénégalaise dirigée par Seydou Ndiaye. Depuis quelque temps déjà, celui-ci s'efforce, par ses activités de journaliste et d'éditeur, de promouvoir les langues nationales du Sénégal sous forme imprimée. Depuis 1971, six idiomes ont le statut de «langues nationales» dans ce pays; toutes possèdent également une orthographe officielle.⁷ Aujourd'hui, l'article 1 de la constitution sénégalaise (du 3 septembre 1992) dit, entre autres:

La langue officielle de la République du Sénégal est le Français. Les langues nationales sont le Diola, le Malinké, le Pular, le Sérère, le Soninké, le Wolof et toute autre langue nationale qui sera codifiée.⁸

D'une certaine manière, cette clause de la constitution définit donc l'identité linguistique du Sénégal, à laquelle appartient également le français en tant que «langue officielle», parallèlement aux langues maternelles africaines. Ceci dit, ces six langues sont loin de représenter la totalité des langues parlées dans ce pays d'Afrique de l'Ouest, qui en compte officiellement trente-cinq, pour 8,5 millions d'habitants. Le wolof est la langue parlée par l'ethnie majoritaire du Sénégal, qui représente environ 43 % de la population totale du pays. Toutefois, on considère qu'à peu près 90 % de la population sénégalaise parlent aujourd'hui cette langue véhiculaire. La situation sociolinguistique dans laquelle se trouve le Sénégal à cet égard est unique; on peut la comparer à d'autres situations de langues dans les pays africains, certes, mais chaque pays relève d'une situation assez spécifique... Dans son dictionnaire, auquel sont empruntées les données ci-dessus, le lexicographe Mamadou Cissé peut ainsi décrire le wolof comme «la première langue du Sénégal».⁹ Le français, au contraire, n'est maîtrisé que par un quart de la

population tout au plus, les estimations à ce sujet étant variables.¹⁰ Ce chiffre ne contient, au reste, aucune information quant à la capacité de lire, d'après les données de l'«UNESCO Regional Office for Education in Africa», basé à Dakar, parmi les femmes (de 15 à 24 ans) le taux d'alphabetisation est estimé à 41.6 %, parmi les hommes du même âge à 59.2 %.¹¹

Au quotidien, les gens parlent donc non pas le français, mais plutôt le wolof, le diola, le malinké, le poular, le sérère ou le soninké. Lorsque cela est nécessaire, par contre – à l'école, au tribunal ou pour tout ce qui relève de questions administratives, par exemple –, ils écrivent jusqu'à présent dans la langue officielle. Le français est donc la langue de l'écrit, et de ce point de vue, il serait d'ailleurs plus approprié de parler de «francophonie» plutôt que de «francographie», comme l'a suggéré Anne-Barbara Ischinger pour le domaine de la littérature¹² – ce qui ne veut cependant pas dire que les gens n'ont pas la capacité d'écrire dans les autres langues, les langues nationales. Le wolof, par exemple, a une tradition écrite qui remonte au XI^{ème} siècle. On a commencé, à partir du XVII^{ème} siècle, à employer de plus en plus fréquemment l'alphabet latin pour retranscrire le wolof, qui employait à l'origine l'alphabet arabe – ce qu'on appelle wolofal.¹³ Remontant encore plus loin que Diop ne l'affirme,¹⁴ cette tradition comprend des textes aussi bien littéraires que scientifiques. Si, d'un côté, Boris Boubacar Diop se revendique de Nguji wa Thiongo, le Sénégal possède également des prédécesseurs, que l'écrivain pourrait faire entrer en ligne de compte. Une figure des plus marquantes à cet égard est sans aucun doute Cheikh Anta Diop (1923-1986), savant et théoricien des origines de la civilisation africaine, qui avait déjà prouvé la valeur du wolof en traduisant dans cette langue des écrits scientifiques. Et puis, un contemporain de Boubacar Diop, l'écrivain Cheikh Aliou Ndao (né en 1933), a, lui aussi, écrit des romans en wolof et en français; il a même écrit l'un d'eux (*Buur Tilleen*) d'abord

⁶ Cf. les comptes rendus par Papa Samba Diop, in: *Notre Librairie* 155-156. 2004. p. 113; et d'Allassane Seck Guèye, d'abord écrit pour *Le témoin*, puis repris dans *le Courrier International*, n° 685 du 18 décembre 2003.

⁷ Le «Décret n° 71-566 du 21 mai 1971 stipule la transcription des langues nationales officielles»; le «Décret n° 85.1232 du 20 novembre 1985» régleme l'orthographe et la séparation des mots en wolof et en sérère; voir à ce sujet Mamadou Cissé. 1998. *Dictionnaire Français-Wolof*. Paris. Langues & Mondes. 23.

⁸ <http://www.gouv.sn/textes/constitution.html>.

⁹ Cissé. 1998. *Dictionnaire* (op. cit.). 13.

¹⁰ Voir à ce sujet Dirk Naguschewski. 2003. *Muttersprache als Bekenntnis: Status und Ideologien des Französischen im frankophonen Afrika*. Leipzig. Leipziger Universitätsverlag. 25-28.

¹¹ http://www.dakar.unesco.org/countries/en_fiches/en_senegal.shtml [10.3.2005].

¹² Anne-Barbara Ischinger. 1995. *Kulturidentität und Frankographie. Eine komparatistische Untersuchung über den Roman der Wolof und Manding*. Köln. Afrikanische Monographien (AMO).

¹³ Cissé. 1998. *Dictionnaire* (op. cit.). 14.

¹⁴ Diop. Ms. (op. cit.). 4.

en wolof, pour le traduire ensuite lui-même en français. Ceci dit, le roman est paru pour la première fois dans la version française, sous un titre bilingue, *Buur Tilleen. Roi de la Médina*.¹⁵ Ce n'est que plus tard qu'il est paru en wolof, avec le nom de l'auteur et du lieu de publication (Dakar) apparaissant sur la page de titre dans l'orthographe standardisée du wolof:

Séex Aliyu Ndaw
Buur Tilleen
IFAN Cheick Anta Diop
Avec le concours de l'ACCT
Ndakaaru 1993

Dans la préface de ce roman en wolof, on trouve – *en français!* (p. 5) – d'un côté, des informations sur la genèse du texte qui témoignent des difficultés d'un auteur francophone en contexte africain, et une réflexion sur le public auquel Ndao s'adresse, de l'autre:

Cheik Aliou Ndao a écrit *Buur Tilleen* entre 1962 et 1963. Il était difficile de faire éditer une œuvre écrite dans une langue africaine. De guerre lasse, l'auteur a été obligé de traduire son œuvre dans le parler de Molière. Il n'a été guidé que par le désir de faire découvrir aux locuteurs de cet idiome quelques aspects de son histoire. En effet, un auteur qui écrit dans sa langue maternelle s'adresse avant tout à ses compatriotes. Heureusement qu'aujourd'hui grâce au Laboratoire de Linguistique de l'IFAN CHEIKH ANTA DIOP et à l'ACCT, *Buur Tilleen* est disponible dans la langue de Kocc Barma.

C'est donc à ses compatriotes que Cheik Aliou Ndao destine cet ouvrage. Mais pour qui écrit alors Boris Boubacar Diop? Jusqu'à présent, déclare-t-il, il écrivait pour la communauté internationale – précisons: pour un public francophone ... Je n'ai jamais entendu parler d'une traduction de ses œuvres dans une autre langue, même en wolof.¹⁶ En général, ses

¹⁵ Cheikh Aliou Ndao 1972. *Buur Tilleen. Roi de la Médina*. Paris. Présence africaine. Cf. à propos de Ndao: Ute Gierczynski-Bocandé. 1992. *Cheik Aliou Ndao. Ein senegalesischer Schriftsteller im Spannungsfeld zweier Sprachen: Französisch und Wolof*. Frankfurt. Peter Lang. Et pour une analyse comparative de deux versions de *Buur Tilleen*, voir Papa Samba Diop. 1994. *Die frankophone Literatur des Senegal und ihre Beziehungen zu den afrikanischen Sprachen und Kulturen – am Beispiel des Wolof*. In Papa Samba Diop (et al., eds.). *Ousmane Sembène und die senegalesische Erzählliteratur*. Munich. Ed. Text und Kritik. 190-212 (190-201).

¹⁶ Dans une interview Diop a déclaré: „Si vous écrivez un roman en français, vous vous adressez à des gens qui vous ressemblent c'est-à-dire des gens qui ont une

livres sont parus en France, et par conséquent, ils restent pour ainsi dire inaccessibles au «Sénégalais moyen». Son premier roman, *Le Temps de Tamango*, coûtait par exemple 95 francs français (aujourd'hui 14,50 euros) dans l'édition de L'Harmattan, qui était il y a peu encore la seule disponible. Quoique moins chère, l'édition de poche mise sur le marché par les éditions Le Serpent à Plumes en 2002 coûte encore 6,50 euros. Publié aux Editions Stock, *Murambi*, le roman de l'écrivain sur le Rwanda que l'on pouvait acquérir en France pour 16,80 euros en 2000, coûte au Sénégal 3000 francs CFA seulement (c'est-à-dire 4,50 euros) pour l'édition parue aux Nouvelles Editions Ivoiriennes (2001) – un petit format, certes, mais pour un texte identique. Ceci n'est qu'un exemple d'une stratégie réussie visant la publication d'œuvres d'auteurs africains en Afrique même.

En d'autres termes, les livres de Boris Boubacar Diop sont commercialisés à des prix bien trop élevés pour atteindre des ventes importantes dans son pays d'origine. Contrairement au marché de la musique, la pratique de la reproduction pirate n'est pas développée sur le marché du livre au Sénégal – un symptôme traduisant le manque de développement de la pratique de la lecture. Toutefois, Boris Boubacar Diop justifie son changement de langue pour d'autres raisons que pour des motifs purement économiques. En premier lieu, il avance une raison autobiographique: le projet «Rwanda pour mémoire» l'a conduit, en 1998, au Rwanda, pour travailler de concert avec d'autres écrivains africains sur place à un livre sur le génocide perpétré en 1994. Son regard sur les faits me paraît être dans l'ensemble quelque peu biaisé: selon Diop, les responsables sont, pour l'essentiel, les Français et la francophonie. Comme je ne peux et ne veux en aucun cas me permettre de jugement personnel sur ces événements, je ne souhaite pas commenter ici plus avant.¹⁷ De toute façon, le motif d'ordre principalement privé qu'il mettait en avant au début prend donc ici un caractère politique. J'ai du mal à percevoir le

formation ou autre chose. Vous vous adressez à des Africains occidentalisés, ou à l'Occident. Mais si vous vous exprimez dans votre langue, je pense que la perspective change du tout au tout." Awany Sylla & Boris Boubacar Diop. „Sous prétexte de mondialisation, les créateurs flottent dans le vide“ [interview, 2003.] In www.afriquethique.org/borisdio.htm [22.6.2003 – cet interview n'est plus en ligne].

¹⁷ Voir à ce sujet le texte important qu'a consacré Robert Stockhammer aux conditions d'écriture sur le génocide, *Ruanda. Über einen anderen Genozid schreiben*. Francfort. Suhrkamp. 2005.

bien fondu de cette argumentation. Bien au contraire, j'ai l'impression que ce ne sont pas tant les morts du génocide d'Afrique centrale qui ont conduit cet auteur sénégalais à prendre ce tournant politico-linguistique. Ce seraient plutôt d'autres morts, d'ailleurs Boris Boubacar Diop l'avoue lui-même, et en premier lieu sa mère, celle-ci représentant à son tour la lignée de ses ancêtres:

J'en viens à me demander parfois si en définitive ce passage à l'acte – le retour résolu au wolof – n'est pas une manœuvre inconsciente pour entendre de nouveau la voix de ma mère morte il y a trois ans ou celles d'autres personnes dont j'avais oublié jusqu'à l'existence.¹⁸

C'est ce motif, en effet, qui semble être le facteur décisif pour l'auteur africain; dans un article accompagnant la parution de *Doomi Golo*, un journaliste du quotidien sénégalais *Le Soleil* cite la déclaration suivante:

Les mots viennent vraiment de mon enfance, de mon passé. A la limite, je pense, en écrivant, aux personnes que j'ai aimées, qui sont mortes, comme ma mère. J'écris pour parler à ma mère qui est morte.¹⁹

Pour Boris Boubacar Diop, il n'est plus uniquement question de la communication littéraire faite par un auteur à son public – un public dont la composition sera également modifiée par le changement de langue de l'écrivain. Il est également question de la communication imaginaire d'un être doué de langage avec ses ancêtres. Certes, nous pouvons affirmer sans crainte que les ancêtres morts n'ont plus besoin de livres, et que, de cette manière, Diop creuse en quelque sorte sa propre tombe – sur le plan commercial, s'entend. Mais cette position polémique ne relèverait que du cynisme. Sans aucun doute, on devrait pouvoir prendre un peu plus au sérieux son désir de revendiquer de cette manière l'héritage linguistique de ses ancêtres.

On considère en général que le langage possède plusieurs fonctions. Il a tout d'abord une fonction communicative: au quotidien, nous parlons avec autrui dans le but d'échanger des informations. Mais il a également une fonction symbolique: en nous référant à une langue commune, nous nous construisons une identité sociale. Une troisième fonction du langage, plus intimiste, se rattache à cette dernière, pénétrant plus avant encore dans le domaine de l'affectif et qui, en Afrique, est

¹⁸ Diop. Ms. (op. cit.). 6.

¹⁹ Awany Sylla. 'Doomi Golo', premier roman en wolof de Boris Diop'. In *Le soleil*. 18.7.2002, www.lesoleil.sn/print.cfm?articles__id=15943 [19.6.2003].

étroitement liée à la tradition de l'oralité (p. 6). Les sons d'une langue maternelle, sa mélodie, l'expérience entière qu'elle représente pour les sens éveillent des émotions qui, par la même occasion, en font un objet du désir; ou, pour le dire dans les propres mots de Diop, ici dénudés de tout *political correctness*: «La meilleure raison pour utiliser une langue reste toutefois le plaisir que l'on éprouve à en faire. ... Je ne trouve plus ailleurs le bonheur dont il me gratifie.»²⁰ Cet «ailleurs», bien sur, *était* la langue française.

Mongo Beti et Gorgui Dieng: virage vers l'anglais ...

Le mal-être que la langue française provoque parmi les Africains, leur impossibilité à s'y sentir à l'aise, à y trouver leur compte, tout ceci a une longue histoire. On peut considérer que cette histoire commence avec l'arrivée des premiers marins français sur les côtes d'Afrique de l'Ouest, à l'époque de la conquête du globe par les Européens. Et elle n'est certainement pas encore terminée ... Dans son entrée en matière, Boris Boubacar Diop cite une déclaration de l'écrivain camerounais Mongo Beti, qui a toujours été un des plus virulents critiques de la francophonie: «Madame, je déteste la langue française, d'ailleurs moi, je n'aime que le grec et le latin!».²¹ Né en 1932 sous le nom d'Alexandre Biyidi, il écrit *Ville cruelle*, son premier roman, à l'époque de la domination coloniale française. L'ouvrage, dans lequel Mongo Beti dénonce les conséquences destructrices de la politique coloniale française sur la vie traditionnelle des Africains, paraît en 1954 sous le pseudonyme d'Eza Boto. En 1978, lors de son exil en France, il fonde la revue *Peuples noirs, Peuples africains*. Il vivait alors à Rouen où il travaillait comme enseignant. Jusque dans les années 90, époque où l'écrivain retourne au Cameroun pour y ouvrir une librairie, cette revue joua le rôle d'un important forum où les critiques de la France et de la F/francophonie avaient le champ libre. Toute sa vie, Mongo Beti resta pris dans ce qu'on peut appeler une contradiction performative: d'un côté, il publie exclusivement en français; de l'autre, il s'élève sans cesse contre le fait qu'on réclame de lui, en tant qu'écrivain «francographe», une prise de position claire sur les valeurs positives de la langue française. Pour lui, le français est en premier lieu un moyen. Cependant, comme il y voit

²⁰ Diop. Ms. (op. cit.). 5.

²¹ Diop. Ms. (op. cit.). 1.

non seulement un outil fonctionnel de communication, mais aussi le symbole de l'oppression, il repoussé définitivement toute idée d'attachement affectif à cette langue.

Dans le texte d'une conférence donnée à l'université de Würzburg, l'écrivain s'interroge sur le statut de la langue française en Afrique: «Afrique francophone: la langue française survivra-t-elle à Senghor?» Cependant, il ne s'agit pas ici d'une discussion autour du rôle (politico-linguistique) de Léopold Sédar Senghor, le premier président du Sénégal, qui représente encore aujourd'hui une figure centrale de la Francophonie. Il ne s'agit pas non plus d'une spéculation, dans un sens plus strict (sociologique, linguistique), sur l'avenir de la langue française en Afrique. Les développements de Mongo Beti dans ce texte sont avant tout une accusation à l'encontre des personnalités politiques parisiennes qui coopèrent avec les dirigeants de régimes non démocratiques en Afrique: «Si la langue française en Afrique doit s'obstiner dans la complicité avec l'exploitation effrénée de populations sans défense, si elle doit persister dans le soutien de potentats cruels, alors, sans aucune crainte de me tromper, je peux prophétiser que la francophonie africaine ne survivra pas à Senghor; que d'ici quelques petites décennies, il n'est pas impossible d'entendre soupirer: la langue française en Afrique, c'est fini!»²²

Beti attribue à la langue française une capacité d'action qu'elle ne peut avoir: on ne peut pas accuser une langue de complicité avec des usurpateurs ... Son désir d'une plus grande justice le conduit à souhaiter, avec malveillance, la disparition du français du continent africain. Mais au bout du compte, l'écrivain, qui est mort en octobre 2001, a sans doute surestimé le rôle joué par Senghor relativement à la préservation du français. En effet, la langue, comme on l'a vu, n'est pas seulement un symbole: elle possède également une fonction communicative – fonction que le français remplit en Afrique aussi, précisément. A cet égard, la mort de Senghor quelque mois plus tard, en décembre de la même année, devrait n'avoir que peu d'influence sur le cours de l'histoire; si le français devait un jour disparaître du continent africain, cela serait certainement pour d'autres raisons que pour le mort d'un ou deux poètes. Au début de sa carrière d'écrivain, Mongo Beti a toujours prophétisé que la langue française, en tant que langue véhiculaire, pourrait un jour

²² Mongo Beti. 1979. Afrique francophone: la langue française survivra-t-elle à Senghor? *Peuples Noirs – Peuples Africains* 10. 134-144 (p. 144).

être remplacée par le swahili. Cette affirmation exprime un panafricanisme particulièrement prisé dans les années 1970, mais qui, malgré l'annonce qui en a été faite à plusieurs reprises, n'aboutit pas à la promotion de cette langue véhiculaire transnationale d'Afrique centrale en tant que langue de travail dans le cadre de la feu OUA. Lorsque les espoirs placés sur le swahili comme langue de l'unité africaine s'avèrent vains, Mongo Beti changea son fusil d'épaule et se prononça en faveur de l'anglais, poursuivant ainsi son offensive anti-française:

Je sens bien qu'un de ces jours je me ferai anglophone, sans retour ni regret. La langue anglaise est aujourd'hui, mieux que la langue française, loin devant la langue française, la langue de la liberté, autant dire de la créativité.²³

Considérée d'un point de vue théorique, cette position s'avère intenable: l'anglais, pas plus que le français, n'a le pouvoir d'exprimer ce qui est propre à l'individu; et c'est une langue avec laquelle il est certainement impossible d'entrer en communication avec ses ancêtres. Beti n'a, par ailleurs, jamais écrit d'ouvrage en anglais, une langue qui, comme le français, doit sa diffusion à un passé colonial pour le moins peu glorieux. Et bien entendu, il n'a pas non plus écrit dans la langue de ses ancêtres Beti, dont il se désigne lui-même comme le fils – Mongo Beti ne signifiant rien d'autre que «fils des Beti». Ainsi, il n'existe au Cameroun aucune figure majeure d'écrivain qu'il soit possible de comparer à Boris Boubacar Diop, et pour autant que je sache, aucun écrivain camerounais francophone n'a jamais pris la décision de rédiger ses ouvrages en anglais.

Au Sénégal, par contre, cela est arrivé tout récemment: *A Leap Out of the Dark*, un roman écrit par Gorgui Dieng, un enseignant de littérature africaine anglophone au département d'anglais de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Cheikh Anta Diop, est paru à Dakar en 2002. Comme ses confrères, la question de la langue préoccupe cet écrivain. Et tout comme ses confrères, il se déclare également insatisfait du status quo privilégiant le français au Sénégal. Cependant, contrairement à Boris Boubacar Diop, Dieng ne s'est pas décidé pour une publication en wolof, mais en anglais. Je trouve cela d'autant plus étonnant qu'il n'a nullement l'intention d'introduire l'anglais comme

²³ Mongo Beti. 1987/88. Seigneur, délivre-nous de la francophonie. *Peuples Noirs – Peuples Africains* 59-62. 105-106 (p. 106).

nouvelle langue officielle. Son objectif, au contraire, est fort semblable à celui de Diop. En quatrième de couverture, on trouve les mots suivants:

Written against the political background of the anonymous African State of Kensega, which could also stand for the author's own country in many respects, the novel tells the story of a man, Moodu Njie, and his struggle for true African democracy through the re-education of the masses in and through their own national language, Wolof.²⁴

Le personnage principal du roman, Moodu Njie, est un professeur d'anglais qui s'est consacré tout entier à la cause de la Raison. Son existence se transforme le jour où il devient témoin d'une lapidation publique spontanée. Un plaidoyer humaniste, dans lequel il défend la valeur de la vie de toute personne, ne peut rien pour empêcher ses concitoyens d'exécuter l'homme, un voleur à la tire qui s'est approprié la somme de 500 francs CFA. Suite à l'événement, Moodu médite à quel point cette société qui est la sienne est devenue brutale, et il en vient à reconnaître comme source du mal, entre autres, la corruption des dirigeants africains (p. 51), ainsi que la simplicité des gens qui écoutent aveuglément leurs chefs religieux et, dans leur cortège, les détenteurs du pouvoir politique, même lorsqu'ils ne comprennent pas leur langue: «I cannot speak the official language but I love what the Big Minister says and the way he says it» (p. 99).

Pourtant, bien qu'il soit d'origine villageoise (p. 53), Moodu lui-même n'est pas un traditionaliste au sens strict. En ce qui le concerne, il renonce à la polygamie, par exemple. Il trouve ainsi des éléments qui lui semblent porteurs d'avenir aussi bien dans les anciennes formes sociales que dans les nouvelles. Il est, en outre, absolument convaincu que la connaissance du wolof est une condition impérative pour que la société s'améliore – ou même, pour qu'elle «guérisse». C'est dans les termes suivants que le narrateur rend l'analyse sociale de Moodu:

In his country there were two castes: the lower one consisting of peasants, petty traders, housewives, and factory workers who understood one language only, that is to say their mother tongue; and the higher caste, composed of high-ranking officials and other monopoly-holders. The latter somehow understood two languages: their mother tongue and the official foreign language. They resorted to the first one when it came to cheating the masses and the second when concealing facts from them, political and

²⁴ Gorgui Dieng. 2002. *A Leap Out of the Dark*. Dakar. Editions du Livre Universel.

social facts. The solution, as Moodu saw it, was to remove the foreign language from the whole place and bring to the fore the language spoken nation-wide. It would mean the end to obscurities. (p. 85-86)

Par le biais de son protagoniste, Dieng propose une mesure tout à fait inhabituelle. Jusqu'ici, en Afrique, les discussions avaient toujours pour but d'imposer la langue de l'ancienne puissance coloniale en répandant son connaissance sur tout le territoire. Lui, au contraire, s'engage dans la direction opposée: tous devraient être capables de lire et d'écrire leur langue maternelle, ce qui aurait pour conséquence de faire perdre toute son importance à la langue étrangère. Le refus de la part de Dieng d'employer des glottonymes précis pour les différentes langues montre ici à quel point cette proposition s'inscrit dans une perspective générale. Avec l'aide d'autres professeurs tout aussi idéalistes, son protagoniste réussit à lancer un programme au cours duquel ces derniers apprennent les rudiments de l'enseignement du wolof, afin de pouvoir ensuite diffuser la connaissance de cette langue dans tout le pays. Grâce à cette initiative et au soutien d'ONG basées au Danemark, en Norvège ou au Canada (la France n'apparaît pas ici, ce qui est sans doute intentionnel), Moodu et ses supporters parviennent à combler le fossé entre le parlé et l'écrit, atteignant ainsi un degré d'alphabétisation qui est aujourd'hui, au Sénégal, de l'ordre du rêve:

Indeed, after two long years of hard work, Moodu and his team of benevolent teachers were gratified to report that at least 70 % of the total population was able to read and write Wolof. And yet, not one farthing had been contributed by the government of President Fojo. (p. 121-22)

Dorénavant, les actualités ne sont plus seulement diffusées en français, mais aussi en wolof, ce qui a pour immédiate conséquence une bien meilleure information de la population. La production de poèmes et de romans augmente également de façon significative et contribue ainsi à l'éducation de la population (p. 125). Moodu devient un journaliste fêté, et ceux qui ont vu le film de Raoul Peck «Lumumba» pourront facilement se représenter Moodu comme un «Lumumba» sénégalais (première figure historique du Congo, Patrice Lumumba est décrit comme un vrai patriote, «true patriot», à la p. 33). Ainsi, la connaissance du wolof symbolise dans ce roman un surcroît de démocratie et de liberté. A la fin de cet ouvrage franchement utopique, on assiste même à une révolution du peuple contre la police et le gouvernement.

Gorgui Dieng n'est pas un écrivain particulièrement doué: par moment, *A Leap out of the Dark* est quelque peu didactique; et pourtant, le roman présente la question de la langue sous un jour intéressant. En effet, cette question est non seulement thématifiée dans le texte lui-même, mais elle est aussi exemplifiée par sa rédaction. L'auteur fait ainsi varier la manière d'écrire le nom de la femme de Moodu (probablement de façon non intentionnelle, selon moi): il écrit parfois «Fatou» (l'ancienne graphie française) et parfois «Faatu» (la graphie officielle actuelle). Une chose m'échappe également: je ne cesse de me demander comment, avec ce roman publié au Sénégal, Dieng veut atteindre le public wolophone ou francophone. En effet, plus encore que le français, la langue anglaise n'y est parlée que par une élite ayant accès à l'éducation.

Bien que le roman ait été écrit en anglais, rien, dans le texte lui-même, ne renvoie à un renforcement de la position de l'anglais par rapport au français. On y parle seulement de la promotion du wolof dans l'état fictif de «Kensega», ce qui n'est au fond qu'une allégorie visant à attirer l'attention sur les langues maternelles en Afrique. On peut, avec l'auteur, voir en elles la possibilité de résoudre en partie les problèmes rencontrés par les sociétés africaines, non seulement suite au colonialisme, mais également en raison d'une incapacité à prendre leur propre destin en main et à mener les affaires du pays pour le bien-être de la population. Mais lorsque Dieng explique son choix de l'anglais en tant que langue de communication littéraire, le spectre du français, langue coloniale, retourne sur scène:²⁵

I chose to write the novel in English because, apart from the language issue, there are many other universal themes as mentioned on the back page: the relationships between Africa and the West, and between Africa and the Black Diaspora around the world. And I wanted to get a hearing from my Western and African-American readers, for instance. As quickly as possible. English being the most widely used language in the world at present, I just thought to reach a wider readership, I had to use that language. And no doubt, this is why you are asking questions about the book, because you could read it! Were it written in Wolof, would you have that opportunity today?

The second reason is that I have been teaching English for a long time and it was a kind of challenge for me to write my book in that language. This

²⁵ Courriel de Gorgui Dieng à Dirk Naguschewski, 26 juin 2003.

attitude is also in accordance with how I see the linguistic issue in my country: our national languages must come to the fore, and English has to come next, for what it represents in the world now. My quarrel is with the French language, because I cannot see the reason why we should stick to it: we can do without it and still be alive and communicate with the rest of the world (in English)!

On y décèle une prise de position qui paraît même plus radicale que celle de Boris Boubacar Diop. Dans le contexte sénégalais, on n'aurait dorénavant besoin que de deux langues: l'une pour la communication intérieure, le wolof, l'autre pour la communication internationale, l'anglais. Dans ce scénario, le français ne joue plus aucun rôle.

Pour terminer, encore un mot de Boris Boubacar Diop qui, lorsqu'il écrit en wolof, a peut-être, en définitive, d'autres intentions que de seulement communiquer avec ses ancêtres. Il est, en effet, indiscutable que la question de la pratique de la langue maternelle présente des implications futures, comme nous avons pu le constater chez Gorgui Dieng:

On nous dit: «Si tu écris dans ta langue maternelle, mais qui va te lire?» De plus en plus, aux gens qui me disent cela, je réponds: «Mais vous me fatiguez! Je n'écris pas pour vous! Allez vous faire voir!» Quand j'écris en langue wolof, j'écris pour les petits enfants de mon fils. Oui. Eux, ils me liront. Mais vous, ça ne me regarde pas. (Rires).²⁶

²⁶ Sylla/Diop. Interview. Op. cit.